

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

II

A bord (Suite.)

— La patrie ! s'écria amèrement Kéroulas, je lui ai donné mon sang, mes veilles, ma jeunesse : elle a tout pris ; depuis l'âge de quinze ans je suis sur les vaisseaux de la France, bataillant pour sa gloire et jouant ma vie pour ses franchises ; la patrie ! elle eut mes rêves d'ambition, mes dévouements de toute heure, et en échange elle me rend les ruines de Kéroulas, sans même me dire où se trouve la tombe de ma fille !

— La patrie est affranchie des tyrans ! répliqua le commissaire avec emphase.

— Est-ce Louis XVI qui les tyrannisait ? Quelles têtes fit-il tomber d'un signe de tête ? La patrie, les tyrans, la nation, la liberté, grands mots dont le sens dénaturé cause des malheurs terribles. Encore une fois, c'est ma démission que je donne, démission complète et sans réserve.

— Savez-vous, citoyen, que je dois voir une rébellion dans vos paroles ?

— M'a-t-on consulté avant de changer les lois du pays ?

— Les anciennes sont abrogées, reconnaissez les nouvelles !

— Jamais.

— Vous deviendrez suspect.

— Aux membres de votre gouvernement ? Peu m'importe ! Je ne le reconnais pas.

— Savez-vous ce que l'on fait des suspects ?

— Puisque la tête du roi est tombée, on les guillotine...

— Oui.

— Soit, devant le tribunal qui osera m'accuser, je dirai...

— Vous ne direz rien ! un suspect est un condamné, un condamné devient un supplicié dans une heure... Membre d'un comité, représentant du peuple délégué de Paris, je rends justice à votre vie, et si nos opinions diffèrent, mon estime vous est acquise du moins. Il ne faut pas tomber sous le couperet après avoir échappé aux laches d'abordage... Je comprends votre amertume, vos regrets... Mlle de Kéroulas n'a point été jugée, elle a disparu... Quant aux démolisseurs de votre manoir, ils croyaient en vous ruinant reculer la borne de leur pré... l'effervescence les a gagnés ; des hordes sont venues d'ici, de là, on ne sait d'où... On a pillé, tué... les révolutions ne peuvent s'accomplir sans entraîner d'énormes malheurs particuliers. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai, arborez seulement le drapeau de la république en présence de votre état-major.

— Jamais, dit Kéroulas, jamais !

Et s'élançant d'un bond, il saisit le drapeau couvert de fleurs de lis, l'étreignit sur sa poitrine, et se tournant vers les officiers :

— Messieurs, dit-il, on m'annonce que la France a porté la main sur le roi, on nous offre de passer dans le camp de ceux qui ont fait prisonniers la reine et le dauphin, voici ma réponse : Vive le roi !

— Vive le roi ! répondirent les officiers.

Le commissaire porta un sifflet à ses lèvres, et un instant après montèrent de la chaloupe sur le pont des hommes ignobles de visage, déguenillés, hâves, effrayants.

Le comte de Kéroulas s'avança :

— Je suis prêt à vous suivre, dit-il.

Et le groupe des officiers fit également deux pas.

Alors seulement les marins comprirent qu'une scène grave se passait et que l'on menaçait l'état-major.

Tous adoraient leurs chefs.

L'instinct les poussa donc comme un seul homme en face du commissaire.

M. de Kéroulas eut peur d'une lutte.

Il fixa son calme regard sur les matelots.

— Je commande encore la *Sainte-Anne*, dit-il d'une voix calme ; à votre poste, enfants ! c'est la seule manière de me témoigner votre affection."

Tous obéirent.

Un moment après, les canots étaient mis à la mer : l'un d'eux emmenait l'état-major, à la tête duquel se trouvait le comte de Kéroulas ; l'autre, manœuvré par des matelots, conduisait à terre Flambard, Jean l'Armar, Guilanek, Roscoff, Moucheron tout pensif, et Faribole qui ne riait plus ; quatre marins silencieux se tenaient groupés et parlaient bas.

Les nouvelles apportées par le pilote, les vagues menaces proférées par le commissaire étaient pour eux mal définies. Mériadec n'avait pu leur faire comprendre tout de suite les changements survenus en France pendant leur longue absence. L'inquiétude s'emparait de ces hommes, qui ne tremblaient jamais au feu de l'ennemi. La menace suspendue sur leur tête les inquiétait. Leurs yeux suivaient avec une expression de haine les hommes commis à la garde de l'état-major. Ils se promettaient de ne point abandonner le comte de Kéroulas et de s'employer activement à son service. Flambard grommelait de sourdes paroles, Roscoff serrait les poings.

Le frère d'Anaïk avait connu la femme du comte de Kéroulas, douce et belle châtelaine ressemblant à une enluminure de missel. Elle était morte jeune, toute jeune, en donnant le jour à Yvonne de Kéroulas, cette fille adorée dont le commissaire de Brest ne pouvait donner des nouvelles, et qui sans doute avait péri lors du pillage de Kéroulas.

Les matelots n'étaient pas éloignés de l'idée de faire du tapage, d'opposer la force à la force, de réclamer leur capitaine à main armée. Roscoff les calma.

— L'ordre de M. de Kéroulas est sacré, dit-il, il nous a recommandé de ne rien entreprendre, et d'ailleurs en ce moment nous serions maladroits faute d'être éclairés. Prenons le temps de nous informer de la marche des affaires et de nous concerter, afin d'agir avec ensemble. Un homme isolé ne peut rien ; un groupe d'hommes est fort. Dès que nous serons à terre, nous nous disperserons afin d'apprendre ce qui se passe... Ne faut-il pas d'ailleurs, que nous sachions si nos mères, nos sœurs, nos femmes sont encore en vie ?... Demain, rendez-vous général au cabaret de la mère Lamproie.

— Vous avez raison, Roscoff, répondit Flambard, et je me range à votre avis.

— Nous aussi, dirent les matelots.

— Est-ce qu'on nous traitera en mousses ? demanda Moucheron.

— Cela dépend, répliqua Flambard ; il est plus facile de pointer une couleuvrine et de manier un sabre à l'abordage, que de se taire à propos et d'agir avec prudence."

Guilanek, Moucheron et Faribole se prirent les mains.

— Nous serons dignes de nos pères adoptifs et de nos parrains ; je réponds d'eux. Maître Flambard ; répondez-vous de moi ?

— Oui, mon fils, répondit le maître d'équipage avec un orgueil mêlé d'attendrissement.

En ce moment M. de Kéroulas mit pied à terre.

Roscoff saisit les rames que maniait un jeune garçon et en une seconde il eut abordé à son tour.

Le capitaine de la *Sainte-Anne* se trouva entouré subitement d'une foule énorme, glapissante, hurlante, hostile et animée.

— A bas l'aristocrate ! cria une voix.

— La lanterne ! la lanterne ! ajouta un autre.

Il y eut une sorte d'émeute, et les hommes du gouvernement craignant de se voir arracher leur prisonnier par la populace.